



On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

BIOGRAPHIE.

Henri Noblecourt est une de ces organisations précoces que l'on rencontre presque chez tous les artistes de grand talent. Né à Cambrai vers la fin de l'année 1811, la musique fut sa principale pour ne pas dire son unique étude. Aussi ses progrès furent-ils rapides. Son père, maître de musique à l'école royale de Cambrai, cultiva d'ailleurs heureuses dispositions, et un fait entre plusieurs peut prouver à quel point l'intelligence musicale s'était développée chez le jeune élève. Un jour le chef d'orchestre du théâtre tombe malade, et personne ne se présente pour le remplacer; on jouait ce soir-là *Euphrosine*, d'Hoffmann, musique de Méhul. Henri, âgé à peine de 13 ans, prit place au pupitre vacant, et conduisit la pièce, qui était en trois actes, au bruit des bravos du public. Cette hardiesse fut couronnée du plus grand succès, et les musiciens vinrent tous, après l'exécution, féliciter le jeune artiste, encore tout tremblant d'émotion.

Entré depuis au Conservatoire à Paris, il étudia sous MM. Berr, Mesfred et Reicha; d'excellentes et consciencieuses études lui valurent les encouragements et les éloges de ces professeurs dont les noms sont justement célèbres.

A sa sortie du Conservatoire, il dirigea successivement l'orchestre des théâtres de Molière, des Folies-Dramatiques, de Belleville et de la Gaité. Une discussion qu'il eut avec Bernard-Léon, alors directeur du théâtre de la Gaité, le décida à accepter l'engagement que lui offrait M. Provence pour l'un des théâtres de notre ville.

De son entrée au Gymnase date l'époque de la renaissance de son orchestre, qui possédait, il est vrai, quelques musiciens de talent, mais dont la direction jusqu'à ce jour n'avait été confiée qu'à des mains faibles ou inhabiles. Grâce à la fermeté sévère mais juste du nouveau chef d'orchestre, tout changea de face. Etonnés d'entendre jouer juste, les habitués du théâtre voulurent écouter la musique et les ouvertures des pièces nouvelles, ce dont on faisait fi auparavant. Chose inouïe, avant la fin de l'année, ces mêmes musiciens que le parterre sifflait et ne voulait pas entendre exécutaient au milieu d'un silence religieux les ouvertures de nos grands opéras modernes; et tout cela était dû à l'habileté de leur chef. Aussi le public, qui juge tout avec impartialité, sut bien apprécier son mérite, et lui témoigna hautement sa satisfaction à la fin de l'année théâtrale. Plusieurs artistes aimés et regrettés nous faisaient leurs adieux; comme eux, Noblecourt eut sa part de bravos et de couronnes, et lorsque l'année suivante il fut remplacé par M. Abadie, les vœux énergiques des habitués du Gymnase le rappelèrent bientôt à cette place qu'il occupe si bien depuis près de trois ans.

Un des théâtres de la capitale l'attend, nous le savons; cependant nous espérons le conserver long-temps encore.

Le portrait que nous donnons aujourd'hui est dû au crayon facile de M. Guy, jeune artiste plein d'avenir.

POÉSIE POSITIVE.

A M^{me} ***.

Vous avez eu pour moi des paroles de miel,
Vous avez eu pour moi des yeux remplis de flamme. —
Léda qui meurt d'amour en regardant le ciel,
Qui de sa bouche en feu laisse exhaler son âme,
N'a pas la poésie attachée à son front
Comme vous. — Comme vous, ses regards qui s'en vont
Fouiller le cœur n'ont pas ce suave mélange
D'un amour chaste et vif. — Vous avez la candeur
D'une vierge qui prie en regardant un ange,
Et vos yeux sont d'azur, et noyés de langueur,
Et pleins de voluptés, et pleins de morbidesse,
Comme ceux de Phryné pâmée. — Et cependant
Ils ont menti! — Promettre ainsi de la tendresse,
Et vous donner son âme en un baiser ardent,
Vous mettre dans le cœur un amour qui vous ronge,
Vous faire croire à Dieu, croire à l'éternité...
Et puis de tout cela n'avoir fait qu'un mensonge!
Avoir tout renié, hormis la volupté!
Avoir blasphémé tout! — Arrière, Messaline!
Va-t-en porter ailleurs ta débauche latine!
O rage! — être trompé! — L'amour c'est donc l'enfer! —
Mais voilà mon tableau qui se noircit en diable
Et qui devient horrible à voir. — Et moi j'ai l'air
D'Othello poursuivant Desdémona coupable. —
Je suis trompé, qu'y faire? — En rire franchement. —
Elle aime ailleurs. — Il faut de la philosophie.
Il n'est pas juste aussi qu'une femme jolie
Ne donne du bonheur qu'à son premier amant;
Ce serait prosaïque. — Et fi de cette prose
Qui ne sait qu'enlever le galbe à toute chose,
Qui fait l'amour bourgeois et qui vous rend jaloux,
Comme si c'était dans nos mœurs, la jalousie! —
Les femmes de nos jours ont plus de poésie,
Et comprennent l'amour bien autrement que nous :
Non plus comme un dieu, mais comme une fantaisie. —
Je le crois, ce doit être un passe-temps fort doux.

Il est minuit; j'écris ces vers pour vous, Madame,
Au coin d'un feu qui meurt, image de la flamme
Qui devait vous brûler jusques au dernier jour.
(Que les vers sont cheville avec ces mots d'amour!)

Votre nouvel amant, s'il est un peu poète,
 Vous les fera meilleurs. — Adieu, belle conquête !
 Deux amants à la fois, c'est un de trop, vraiment ;
 Je lui cède la place, et sur mes deux oreilles
 Je vais dormir. — Ainsi finit l'amour. — Comptant
 Que vous ne viendrez plus pour tourmenter mes veilles. —
 Sur ce, dormez en paix et sans remords ; bonsoir. —
 Sur ma bougie enfin je pose l'éteignoir.

JOACHIM DUFLOT.

28 décembre.

BERLIOZ ET PAGANINI.

Il s'est passé à Paris un fait bizarre, étrange, inouï, sublime, qui n'a de [nom] dans aucune langue, comme dirait Bossuet, et pour lequel M^{me} de Sévigné eût employé toutes les formules de phrases, tous les adjectifs connus.

Il y a huit jours de cela, Hector Berlioz donnait un concert ; Hector Berlioz, ce grand poète musical incompris, ce génie qui sait si bien peindre avec de l'harmonie toutes les passions humaines, et pourtant qu'on nie et qu'on raille ; ce grand artiste, trop grand depuis quelques jours pour être vu du fond de l'abîme où nous sommes ; Hector Berlioz, dis-je, donnait un concert tout rempli des chants de Berlioz et dont la grande symphonie fantastique de Berlioz faisait tous les frais.

Le grand artiste, l'auteur vaincu de *Benvenuto Cellini*, est un artiste pauvre, il faut s'empresser de le dire, parce que c'est un beau titre, et il donnait un concert aussi bien pour réparer sa défaite que sa bourse, aussi bien pour ne pas laisser s'attrister ses amis sur son avenir et sa gloire perdus, et pour leur remettre au cœur tout ce qu'ils ont fondé sur lui de hautes espérances, que pour ramasser quelques bribes de la fortune des riches, qui lui fassent quelques loisirs sans soucis de la vie matérielle ; génie malheureux qu'ils ont cru étioilé un moment pour une bataille perdue, et qui lui-même, triste et découragé, commençait à douter de lui, et venait peut-être pour la dernière fois jeter au public ses sublimes inspirations, quand voilà tout d'un coup qu'il reçoit d'un homme de génie le baptême de génie, et, comme Mazeppa, se relève triomphant et roi.

Il y avait un auditoire d'élite, comme cela doit être à de pareilles solennités, et au milieu de cet auditoire, un homme d'élite, un homme qui de son vivant a déjà rempli le monde de son nom, un homme que l'on a fait dur, impitoyable, avare, dont on a voulu souiller la vie pour ternir sa gloire ; un homme, assemblage bizarre de hautes vertus et de singuliers défauts, Paganini enfin. Pourquoi était-il venu là ? Comment avait-il fait pour trouver entre ses souffrances de chaque heure une heure de calme pour écouter les pensées d'un jeune homme ? Qui l'a conduit ? c'est l'instinct. Les hommes de génie se devinent et se rencontrent toujours. Paganini écoutait et pleurait, et ne disait qu'un mot, un mot immense : *C'est un prodige !*

Voyez-vous Paganini écoutant Berlioz, lui qui regarde Beethoven comme un dieu ? Paganini pleurant, lui, cet homme dur et impitoyable et insensible ? Paganini s'écriant : *C'est un prodige !* lui Paganini qui réalise si grandement ce mot ?

Mais tout ne finit pas là, toute son admiration ne se borne pas à ce mot ; le vieux maître ne s'est pas cru quitte envers le jeune maître. Paganini a pensé que des émotions comme celles-là ne se payaient pas que par des mots, et vingt mille francs ont accompagné ce mot qui en vaut quarante mille pour Berlioz.

Voilà ce qui s'appelle un présent royal. Certes Louis XIV n'eût pas fait mieux, lui qui devinait si bien les hommes de génie. Il est vraiment beau de voir l'artiste devenir ainsi grand seigneur et payer aussi royalement ses émotions. Jules II n'a pas mieux compris Michel-Ange.

Allons, Berlioz, vous voilà riche maintenant ; vous pouvez nous faire à loisir une œuvre qui nous fasse pleurer à notre tour.

Relevez-vous, monseigneur, vous êtes un homme de génie maintenant.

JOACH. D.

REVUE DE LA SEMAINE.**Grand-Théâtre.**

Notre bonne ville de Lyon est si justement célèbre parmi les villes catholiques les plus orthodoxes, que ce serait vraiment lui faire injure que de la supposer un instant capable de ne pas chômer, avec un exemplaire empressement, toutes les fêtes, tous les anniversaires de quelque importance, enregistrés au calendrier. Lyon, enfin, cette Rome

gauloise, comme on l'a nommée je ne sais où, inventerait même de nouveaux saints, dans son zèle dévot, si on ne se chargeait pour lui, ailleurs, de cette édifiante besogne.

Aussi est-il telle époque de l'année, telle solennité religieuse, sur l'influence desquelles toute l'habileté directoriale possible, et les spectacles les mieux composés, ne peuvent rien, absolument rien.

Ces quelques observations ont été réalisées en partie le jour de Noël, où, malgré l'appât d'un *spectacle forcé*, comme on dit, la foule n'était pas accourue aussi nombreuse qu'un si puissant véhicule à sa curiosité l'avait dû faire présumer.

Que voulez-vous ? on compte au théâtre, tout comme ailleurs, quelquefois sans son hôte. Cependant il y avait mardi, pour applaudir M^{lle} Joly dans *la Prison d'Edimbourg*, et M^{me} Minoret, cette séduisante Aragonaise que vous aimez tant à revoir ; il y avait, pour applaudir de nouveau les partitions d'Auber et de Carafa, si opposées dans leurs allures et dans leur couleur musicale, une chambrée assez imposante au Grand-Théâtre. — M^{me} Minoret et M^{lle} Joly, me direz-vous ? Et pourquoi ne pas établir entre ces deux *prime done*, toutes deux si appréciées dans un genre, et grâce à un talent si différent, un de ces mirifiques parallèles comme on en voit pleuvoir de tous côtés parmi les *juges* les plus naïfs, sinon parfois les plus maladroits ?

Je vous répondrai à cela que je trouve le parallèle absurde, injuste et dangereux, et qu'il me paraît être l'arme des gens qui ne savent pas en employer d'autres. — Voilà pourquoi je trouve plus raisonnable d'applaudir et d'admirer, sans comparaison aucune, M^{me} Minoret et M^{lle} Joly, toutes les fois que ces deux dames me semblent dignes d'être admirées ou applaudies.

Disons plus ; il n'a jamais été question de léguer à M^{lle} Joly l'héritage de M^{me} Minoret, si cette dernière chanteuse, cette artiste si appréciable, se décide, comme on nous l'a fait craindre, à nous quitter. La part faite à M^{lle} Joly, dans sa succession à l'emploi que remplissait avec tant de bonheur M^{me} Sallard, est déjà assez belle et assez digne d'elle pour que nos dilettanti soient satisfaits, et n'aient ni regrets à émettre, ni comparaisons malencontreuses à manifester.

Cela bien établi, mentionnons au passage la manière convenable avec laquelle MM. Vernet, Lesbros, Padrès et Fouchet ont secondé dans *la Prison d'Edimbourg* et dans *le Domino noir* nos deux charmantes — et ici c'est bien le cas de le dire — nos deux *incomparables prime done*.

Le Gymnase a continué ses visites courtoises à son chef de file le Grand-Théâtre, qui en même temps, par réciprocité de courtoisie, a échangé son drame et ses premiers sujets avec le grand-papa Guérin, sous les traits de Breton, et le vaudeville sentimental *Elle est Folle, Moiroud et Co*, etc.

Dans *Grand-Papa Guérin*, Breton a obtenu devant le public des Terreaux un succès de bon aloi, un de ces légitimes succès qu'à la place de Breton nous mettrions bien au-dessus de toutes les ovations décernées à M^{mes} Gibou et Pochet, et à la charge d'Odry en général.

Parler de *Lucrece Borgia* après *Grand-Papa Guérin*, n'est point une digression trop brusque ; seulement nous quittons un genre simple et larmoyant pour un genre passionné, épileptique et *galvanique* (comme disent nos modernes Geoffroys). Les douces larmes, les situations attendrissantes, les scènes pleines d'émotions calmes et vraies, font place ici au cauchemar, au délire, aux contorsions, aux éclats forcés de la voix, aux désespoirs, aux cris forcenés et aux râles des mourants.

Maintenant, comme nous savons bien que les goûts des spectateurs varient à l'infini, nous ne sommes pas étonnés d'avoir vu *Lucrece Borgia* attirer au Grand-Théâtre une foule aussi nombreuse qu'aux jours des plus beaux triomphes de Nourrit et de Duprez, ces deux athlètes lyriques qui n'ont fait que changer de théâtre, sans nullement changer de gloire.

Maintenant que vous dire que vous ne sachiez très-bien sur le drame si inégal, si parsemé de faiblesses et de beautés admirables du grand poète Victor Hugo ? Que vous dire de plus affirmatif, de plus concluant que ces seuls mots : *Lucrece Borgia* et M^{lle} George avec toutes ces puissantes qualités de tragédienne que vous lui connaissez, *Lucrece Borgia*, M^{lle} George et M. Grailly, avaient rempli jusqu'aux combles la vaste salle du Grand-Théâtre ? Cela ne vous suffit-il pas ? J'ajouterai, pour l'acquit de notre conscience, que MM. Constant, Beuzeville et leurs compagnons du drame et de la comédie ont dignement secondé M^{lle} George.

J'ajouterai encore que la foule, si mobile, si capricieuse dans ses jugements, a plus d'une fois accueilli avec des signes d'improbation manifeste le poète et ce même drame dont le nom et le titre seuls l'avaient fait accourir, haletante d'espoir et d'attente.

O peuple ! ton jugement n'est donc pas infaillible !...

Jeudi, le joli opéra de *la Vieille* et une petite comédie, à côté de M. Chiampo, premier basson de je ne sais plus quel célèbre cercle musical parisien, ont varié les plaisirs des habitués fidèles du Grand-Théâtre, du petit nombre d'habitueés que l'approche du premier de l'an et les exigences stupides de l'étiquette n'ont pas — heureux mortels ! — arrachés encore à leurs pacifiques jouissances.

Théâtre du Gymnase.

Il est des jours néfastes dans la vie, a dit je crois quelque part certain philosophe. Il en est de même au théâtre, et la représentation de mercredi en est une preuve. Au lever du rideau, salle comble, recette magnifique, bénéficiaire de se frotter les mains en signe de vive satisfaction, et spectateurs d'être attentifs. Mais crac ! ce jour-là était un jour de fête, et parmi ces spectateurs beaucoup avaient bien diné et par conséquent étaient en train de rire, de s'amuser et de gouailler surtout. Et certes ils ont eu beau jeu : aussi drame, vaudeville, quolibets, rires, sifflets, bravos, tout cela a marché cabin-caba, le moins à l'unisson possible, et il en est résulté que public et acteurs se sont retirés chacun de leur côté, excessivement peu satisfaits les uns des autres.

D'abord c'est *Monsieur qui paie*, mais ce monsieur ne paie ni de front ni de mine ; aussi a-t-il été enterré très-joyeusement, au grand déplaisir de MM. Bayard et Verner qui en seront pour leur trompette et leur chapitre des informations.

Puis c'est *l'Avocat Loubet*. Cette pièce a obtenu un grand succès à Paris, dit-on. Les rôles étaient-ils mal distribués ou mal sus ? Nous n'en parlerons pas et nous ne voulons pas précipiter notre jugement ; rendons justice cependant aux louables efforts de Mme Josse-Ernest, et de MM. Casimir et Leroy. Nous attendrons une seconde représentation pour juger la pièce.

La Robe déchirée a obtenu un succès de bon aloi ; l'intrigue en est fine et délicate, et la pièce, bien jouée par Breton, Célicourt, Leroy et Mme Josse-Ernest, aura, nous l'espérons, bonne et longue vie.

On a sifflé *Tronquette la Somnambule*, et l'on a eu raison ; Célicourt et Barqui ont sauvé la pièce, qui, surchargée de grosses et fades bêtises, n'eût pas manqué d'être coulée à fond ; elle pourra cependant traîner encore quelques jours sa fastidieuse existence. Et maintenant, lecteurs, allez voir ces ouvrages, et vous me direz votre opinion ; voici la mienne.

Modès.

L'achève la toilette de la *merveilleuse* de Paris, que nous avons laissée en costume de visite.

A six heures elle s'habille pour le *dîner prié*. C'est une robe en popeline rosée, à haut volant d'Angleterre ; les manches sont courtes, elles ont des nœuds de rubans ; le corsage est à pointe, avec des plis arrêtés vers le haut et retenus par des agrafes de pierreries sur les épaules, sur le milieu de la poitrine et sur le milieu du dos ; le bonnet est de blonde ou de dentelle d'argent, ou bien c'est un turban très-rejeté en arrière, peu élevé au-dessus de la tête, avec des touffes de roses pâles, à demi voilées par deux bouts tombants de chaque côté du cou.

A onze heures la *merveilleuse* fait sa dernière toilette, celle du bal. Elle a pour coiffure une petite couronne de diamants qui entoure le nœud des nattes et laisse échapper des tire-bouchons de cheveux à l'anglaise. On porte aussi des *berthes* et des bandeaux, mais les bandeaux donnent trop de sévérité à la physionomie. Cette coiffure ne convient qu'à une figure régulière, à un profil romain. Je préfère les *anglaises*, elles sont plus gracieuses, plus séduisantes. Les *berthes* vont généralement bien aussi. La robe de bal est de tulle et garnie de roses, formant pardessus, relevée de distance en distance par des rosettes de rubans. Les manches sont à la Pompadour, et les gants blancs ne montent guère au-dessus du poignet ; ils sont bordés d'une ruche et de nœuds de rubans. L'éventail est à la Louis XV. On porte aussi des robes de satin avec une garniture de hautes dentelles noires au bas et aux manches. Ces dentelles sont élégantes et d'un très-bel effet. Celles des manches font ressortir la blancheur du bras, et celles du bas de la robe, hautes jusqu'au genou, laissent apercevoir un pardessus de satin blanc. Avec cette robe, il faut un bonnet à barbes d'or.

A deux heures du matin, le bal va finir. On apporte les fourrures, les boas, les vitchouri, les manteaux, manteaux de toutes les formes. La *merveilleuse* s'enveloppe soigneusement, jette sur ses blanches épaules une fourrure d'hermine et monte dans sa voiture. Elle se couche ; il est trois heures.

Ainsi, comme je le disais au commencement de cet article, on peut se passer de pendule quand on vit auprès d'une merveilleuse de Paris.

Pour hommes, l'habit de bal est excessivement dégagé ; le collet est petit, en velours de nuance assortie, et très-souple ; les revers se découvrent pour laisser voir le linge, et les manches sont lisses et courtes. Cet habit ne se boutonne pas.

Sa couleur est pensée, giroflée ou flamme de punch. Le rubis fin est la nuance la mieux portée. Quelques élégants portent cependant la couleur *musc* et le bleu. Les boutons sont ciselés et ouvragés ; ils sont en soie et or pour l'habit *rubis fin*.

Les gilets de bal se font en étoffes or et soie, brodés, lamés. Pour les gilets de velours plein, les couleurs les mieux portées sont le rubis, le ponceau et le grenat ; ils sont parsemés de petits points de différentes couleurs. On les fait excessivement couverts.

J'en ai vu un fort bel assortiment dans l'atelier de MM. Girardon et Chapuis, rue du Garet, et de M. Perrot, rue Puits-Gaillot. Leurs gilets et leurs habits de bal me rappellent par leur forme élégante et gracieuse ceux des meilleurs artistes de Paris. On a pu en remarquer quelques-uns dans la soirée du général. Le pantalon se fait toujours demi-collant, et d'une étoffe nommée *grain-de-poudre*, excessivement souple pour laisser aux mouvements toute leur liberté.

CAUSERIES.

Une représentation extraordinaire a été donnée dernièrement au Grand-Opéra au bénéfice de la veuve de Lafont, enlevé si prématurément à ses amis et aux nombreux admirateurs de son beau talent. Le chiffre de la recette a dépassé 19,000 fr., ce qui n'est pas étonnant lorsque parmi les artistes de talent qui ont paru dans cette soirée on cite Duprez, Mario de Candia et les sœurs Elssler.

— Enfin l'on nous annonce pour les premiers jours de l'année prochaine le *Pied de Mouton*, pièce-féerie à grand spectacle. Si nous ne voulions paraître trop indiscrets, nous dirions que nous avons vu les décors de cette pièce, et qu'ils sont d'une beauté et d'une richesse qui font le plus grand honneur à l'habile pinceau de M. Hippolyte Bernier ; grâce au talent déjà bien reconnu de ce jeune peintre, le Gymnase pourra lutter de magnificence avec son aîné, et il n'aura plus besoin de lui emprunter quelques lambeaux de palais, de salon ou de forêt pour couvrir les haillons de ses vieux décors.

— Une représentation au bénéfice de Breton aura lieu vendredi 4 janvier, au théâtre du Gymnase. Il n'est pas besoin de parler de nos sympathies pour le bénéficiaire ; il suffit de le nommer pour dire tout l'attrait que le spectacle qu'il a choisi doit offrir. On cite entre autres pièces un vaudeville en cinq petits actes, *les Tribulations d'un Bourgeois de Lyon, ou les Appartements à louer*, du théâtre du Vaudeville, et dans lequel Breton jouera le rôle qu'il a créé à Paris. Cette pièce sera accompagnée du *Discours de Rentrée* et du *Médecin de Campagne*. A vendredi la foule.

— Les *Mémoires des Cent-Jours*, par le colonel Bory de St-Vincent, publiés par l'éditeur Hippolyte Souverain, sont un joli petit volume rempli d'intérêt, et d'un style si remarquable que nous croyons devoir lui prédire un succès mérité et soutenu. Les narrations tour à tour graves et spirituelles d'un officier, d'un naturaliste si justement célèbre que le colonel Bory de St-Vincent donnent à son ouvrage un attrait qu'offrent bien peu de publications modernes.

(*Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts, Paris.*)

Mosaïque.

LE JOUR DE L'AN. — LES ÉTRENNES. — LES VISITES. — L'EXPOSITION.

Voulez-vous un seul instant vous faire une juste idée d'une mosaïque immense, aux arabesques capricieuses, aux couleurs chatoyantes ? Eh bien ! considérez quelques minutes seulement l'aspect animé et tumultueux de nos rues, et la folle agitation qui travaille, pousse et entraîne sur tous les points, dans tous les sens, dans les quartiers les plus fréquentés, la population hier encore indolente et paisible d'une grande cité. Promenez-vous, je vous prie, avec moi, des Terreaux à Bellecour, des galeries du Grand-Théâtre à la galerie de l'Argue, de la rue Lafont à la rue Saint-Dominique, et vous vous demanderez, comme je l'ai fait vingt fois, si vous êtes bien encore dans les murs de ce Lyon si spéculatif, si avare, si égoïste, comme l'ont nommé la plupart des stupides touristes qui le visitaient à la solde d'un éditeur pressé et pressant.

Enfin, cette fièvre, cette agitation, cet air de fête, ce rayonnement de tous les visages, ce mouvement, ce bruit, ces voitures et ces piétons

se croisant de toute part au risque de s'entre-choquer et de s'écraser, toute cette mêlée, tout ce pêle-mêle à la porte des bazars les plus renommés de la capitale du Midi, tout cela n'a qu'un mobile, qu'un véhicule, qu'une pensée : le jour de l'an.

Suivez donc aussi la foule des acheteurs et des curieux qui se grossit incessamment comme l'avalanche des Alpes, et, votre bourse bien garnie, visitez, si vous êtes un homme de goût, les beaux magasins que je vais vous passer en revue. Dans la rue Saint-Dominique, visitez d'abord les magasins de Gobert l'armurier, le digne successeur de Brunéel, un célèbre canonnier, mort avec son talent, qui lui avait obtenu la croix, qu'il avait bien méritée, si le talent modeste et réel était jamais récompensé sans le secours de l'audace et de l'intrigue.

Visitez donc les beaux magasins de M. Gobert, où vous trouverez, comme de magnifiques présents pour de jeunes hommes, les armes les plus riches, les plus élégantes et les plus solides que vous ayez jamais admirées.

Puis, des plaisirs nobles et bruyants, si vous aimez à passer à des jouissances plus calmes, si après l'exercice du corps vous songez un peu à l'aliment de l'esprit, visitez la librairie d'Ayné fils, rue Saint-Dominique, celle de Midan, rue Lafont, où seront offerts à votre admiration toutes les richesses, tous les prodiges typographiques, depuis le plus modeste livre d'éducation jusqu'aux *keepsakes* et aux albums du prix le plus élevé.

Dans la rue Saint-Dominique, je vous recommanderai encore le magasin de M. Boinon, où toutes les friandises les plus recherchées, toutes les merveilles de l'art difficile des Chevet et des Véry, les bombons les plus fins sont offerts à la convoitise des gourmets et des gourmands.

Parmi les chocolatiers et les confiseurs en renom, vous ne manquerez pas de visiter tous ceux de la place de la Comédie, ces établissements que la fortune et la faveur publiques ont depuis long-temps pris sous

leur égide; le *signor* Poulet, chocolatier, rue Lafont, au *Coq Gaulois* non loin des beaux magasins de Midan, de Guymond, ces librairies qui se recommandent trop bien pour qu'il soit utile de vous les recommander encore.

Le premier de l'an, les visites, les étrennes me laissent peu de chose à dire de l'exposition de la Société des Amis des Arts, qui attire toujours une foule choisie et élégante. Un de nos amis les plus spirituels prépare une brochure *foudroyante* sur cette matière dans laquelle nous le croyons compétent.

Charade.

Un soir de cet hiver, je passais dans la rue ;
Un riche et vieux seigneur en m'accostant me dit :
« Ne voudriez-vous pas, ma charmante inconnue,
» Faire luire un beau jour sur mon front de maudit ? »

D'un séduisant premier, — m'accablant de louange, —
Il me montrait l'appât qui point ne me tentait ;
D'un fort joli second tout bas il m'appelait :
« Je veux, ajoutait-il, vous aimer sans mélange..... »

Près d'une bouquetière alors je m'arrêtai ;
Elle avait de beaux fruits, des fleurs, que j'achetai.
Le vieux barbon était à quelques pas derrière ;
Je me gardai les fleurs, un fruit fut son salaire ;
Et, le contrefaisant, grisetite un peu légère,
Je lui rendis soudain le premier, le dernier,
Le priant à mon tour d'accepter tout l'entier.

Le mot de la dernière charade est *or-age*.

VERGNOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

ÉTRENNES,

Belles reliures de Paris.

PAUL ET VIRGINIE, édition Curmer.
KEEPSAKE FRANÇAIS POUR 1839.
LES FASTES DE VERSAILLES.
GALERIE DES FEMMES de Shakespeare.
LES SAINTS ÉVANGILES, édition Curmer.
FABLES DE LA FONTAINE, illustrées par Grandville.
MOLIÈRE, illustré par Tony Johannot.
KEEPSAKE ANGLAIS.
DON QUICHOTTE, illustré par Tony Johannot.
VOYAGES DE GULLIVER, illustrés par Grandville.
Grand assortiment de Keepsakes anglais, grand format.
NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

COSTUMES DE BAL,

Place des Terreaux, 1, au 3^{me}.

M^{me} CHEVALIER tient toujours un assortiment de Costumes de bal très-élégants et très-variés; les amateurs de travestissements trouveront chez elle de quoi satisfaire tous leurs caprices.

Magasin de Musique de M. MAZOYER, Rue St-Pierre, 15.

ÉTRENNES MUSICALES

POUR 1839.

- ALBUMS Puget, 12 romances.
- Labarre, 12 romances.
- Carulli, 12 romances.
- Clapissou, 12 romances.
- Mazel, 8 romances.
- H. Herz, piano seul.
- F. Houten, piano seul.
- Listz, piano seul.
- Jullien, quadrilles.

Instruments.

- HARPES d'Hérard.
- de Chailliot.
- PIANOS de Pape.
- de Pleyel.
- d'Hérard.
- de Boisselot.
- d'Hernann.
- de Soufflot.

Assortiment d'ACCORDÉONS de tous prix.
GUITARES riches, en bois rare.

Musique Nouvelle.

SYMPHONIES DE BEETHOVEN, arrangées pour piano seul par Kaikbrenner, en un volume cartonné.
QUADRILLES du *Brasseur de Preston*, pour tous les instruments, par Musard.

Papiers de fantaisie pour Étrennes.

DE LA MAISON MARION, DE PARIS.

Se vendent à la Papeterie ROLLIN cousins, rue St-Côme, 5.

AUX DEUX JUMEAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS, Successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

MUSIQUE.

A la demande des souscripteurs, M. AIMÉ PARIS a remis à samedi 5 janvier l'ouverture du COURS DE MUSIQUE VOCALE (80 leçons en quatre mois), qu'il doit continuer à MIDI. On souscrit, de onze heures à quatre heures, chez M. AIMÉ PARIS, place de la Comédie, rue Lafont, 12. — Les dames auront des places distinctes et séparées.

BOISSON, RESTAURATEUR,

Rue Sainte-Marie-des-Terreaux,

A l'honneur d'informer le public qu'il tient à la disposition des sociétés particulières de jolis salons fraîchement décorés, dans lesquels il servira des soupers à tous prix. Les soins qu'il apportera dans le service, et l'agrément du local dont il peut disposer, lui permettent d'espérer que les amateurs lui continueront une bienveillance qu'il fera tous ses efforts pour mériter de plus en plus. Il vient, à cet effet, de faire de nouveaux assortiments de vins fins en toutes qualités et en premier choix, et peut offrir à ceux qui l'honoreront de leur confiance tout ce qu'il a de plus recherché en primeurs, gibier, marée, terrines et pâtés de Strasbourg, etc.

Maladies de Poitrine.

Le Sirop pectoral de Vêlar, approuvé des facultés de médecine, comme le plus puissant spécifique dont on puisse faire usage contre les rhumes, catarrhes, asthmes, irritations d'estomac et de poitrine, les crachements de sang ou hémoptysies, la transpiration arrêtée, vulgairement appelée chaud et froid, et contre la coqueluche, se vend chez COURTOIS, ancien pharmacien interne des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, no 10, à St-Clair, près la Banque. — L'efficacité de ce Sirop est constatée par de nombreuses guérisons mentionnées au Prospectus qui accompagne les flacons.

Livres pour Étrennes.

ROSA MYSTICA,

HEURES ILLUSTRÉES, DÉDIÉES A LA VIERGE, Avec 150 Vignettes dans le texte.

Ces belles Heures, faites avec goût et avec des vignettes dignes du sujet, sont en vente à la *Librairie industrielle et d'éducation* de CHAMBET aîné, qui des Célestins, chez qui on trouve, pour cadeaux du jour de l'an, un choix varié d'ouvrages pour l'enfance et la jeunesse, avec des reliures simples ou élégantes, et, aux prix les plus modérés, de jolis cartonnages, des livres à gravures, de belles Heures, etc.

On trouve toujours à cette librairie les nouveautés à la mode, les pièces de théâtre, les collections d'ouvrages de sciences et arts, les livres utiles au commerce et aux voyageurs, et un cabinet d'abonnement à la lecture des voyages, mémoires et romans.

C'est là aussi que se trouve le grand dépôt des BOUGIES DE L'ÉCLAIR, à 1 fr. 90 c. la première qualité et 1 fr. 80 c. la seconde.

LE DÉPÔT DE VINS,

A l'enseigne du CLOS DE VOUGEOT,

Qui était l'hiver dernier place des Terreaux, Palais-St-Pierre, no 19, est maintenant rue Luizerue, no 4 bis, près la place St-Pierre.

On y trouve toujours des vins de choix de toutes qualités, en bouteilles ainsi qu'en pièces et demi-pièces, tels que bourgogne, bordeaux, beaujolais, etc. Le tout à des prix très-modérés.

Fabrique de Nouveautés

EN TAPIS ET COUVERTURES,

Cours Trocadero, au bout de l'allée Morand, aux Brotteaux.

M^{mes} veuve PETIT-JEAN et LUQUET viennent d'établir une fabrique de toutes sortes de tapis d'autels, de salons, et garnitures de meubles dans les genres les plus nouveaux et d'après des dispositions inconnues jusqu'à ce jour.

LIBRAIRIE.

Chez DURAND DE MONTLOUIS, rue de la Préfecture, 2, six beaux volumes de la collection du JOURNAL DES ENFANTS, et l'abonnement de 1838 à 1839 en sus. — Prix : 16 fr. 50 c. au lieu de 52 fr. 50 c.

Musée des Familles, Bibliothèque de la Jeunesse, Ouvrages de piété, Livres d'étrennes, Albums de gravures pour enfants, Keepsakes, Pièces de théâtre, Nouveautés en souscription, Cabinet complet de lecture, etc.

L'entr'acte Lyonnais .



Lith. de Béraud, rue St. Côme, 8, Lyon.

M^{lle} PAILLIÈRE
(Grand Opéra.)